

**LA FEMME DE CHAMBRE,**

OU

**LA VENGEANCE D'UN GASCON,**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M\*\*\*.

K

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 2 JUILLET 1812.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 C.  
~~~~~

A PARIS,

Chez M<sup>me</sup>. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de  
Musique, rue de l'Echelle, n<sup>o</sup>. 10, au coin de celle St.-Honoré.

—————  
M. DCCCXII

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MADAME DE LATOUR. . . . .	M <sup>me</sup> . Vautrin.
AMÉLIE, sa Fille. . . . .	M <sup>lle</sup> . Flore.
REMIVAL, ancien Négociant. . . . .	M. Dubois.
ALPHONSE, son Fils. . . . .	M. Vernet.
SUZETTE, Femme de chambre. . . . .	M <sup>lle</sup> . Pauline.
DUMONT, son Père. . . . .	M. Blondin.
JOSSE, Portier. . . . .	M. Odry.
SAUTILLAC, Maître de danse.	M. Cazot.



*La Scène est à Paris.*

*Le Théâtre présente un Salon. A gauche de l'acteur, un cabinet saillant dont la fenêtre est ouverte devant le Public. A droite une table couverte de des-  
sins. Une harpe dans l'appartement.*

---

# LA FEMME DE CHAMBRE,

O U

## LA VENGEANCE D'UN GASCON.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

JOSSE, *seul.*

( *Il est occupé à frotter l'appartement.* )

**M**E voilà donc à la fois, valet de chambre et portier : madame de Latour, grâce à un nouveau caprice de mademoiselle Amélie, sa fille, a renvoyé Lafleur, et je le remplace. Encore un nouvel emploi !

*AIR : Tout ça passe.*

Toi qui fus jadis tailleur,  
Coiffeur, loueur de carrosse,  
Aujourd'hui portier, frotteur,  
T'as ben changé de négoce.  
Tu sonn' là-bas, pauvre Josse,  
Puis tu viens frotter céans ;  
Et la sonnette et la brosse,  
Tout ça marche (*bis*) en même temps.

Mais c'est assez frotter comme ça.

*Même air.*

Ces parquets à s'mirer d'dans,  
M'font l'effet d'un' glac' ben nette,  
On en voit de si r'luisans  
Qu'ils font fair' la pirouette.  
Auteur, mamans et fillettes,  
Juges, danseurs, courtisans,  
Financier, prude, coquettes,  
Tout ça glisse (*bis*) en même temps.

---

### SCÈNE II.

JOSSE, DUMONT.

DUMONT, *à part, en entrant.*

Toutes mes recherches ont été inutiles ; mais peut-être

A 2

#### 4 LA FEMME DE CHAMBRE,

trouverai-je dans cette maison que je fréquentais autrefois, des renseignemens sur ma fille. (*A Josse*) Madame de Latour est-elle visible?

J O S S E.

Que lui voulez-vous, mon ami?

D U M O N T *à part.*

Mon ami ! on voit bien que je ne suis plus riche.

J O S S E.

*AIR : Il faut quitter ce que j'adore.*

Etes-vous, daignez me le dire,  
Ou créancier ou débiteur?

D U M O N T.

Pourquoi faut-il vous en instruire ?

J O S S E.

Cette demande est de rigueur.  
En deux mots, voici ma réponse,  
Sans peine vous la comprendrez ;  
Si vous devez, je vous annonce ;  
Si l'on vous doit, vous reviendrez.

D U M O N T.

Il est naïf. Je ne crois pas avoir de comptes à vous rendre.

J O S S E.

Vous ne savez donc pas que je suis le portier de la maison ? Et vous n'avez donc pas lu ce qui est écrit au-dessus de ma loge : *Parlez au portier ?*

D U M O N T.

Encore un coup, c'est à madame de Latour...

J O S S E.

Il n'est pas jour chez elle ; et d'ailleurs, on n'entre pas comme ça chez madame. J'ai ma responsabilité, voyez-vous.

D U M O N T.

Ne puis-je du moins parler à mademoiselle Amélie ?

J O S S E.

Sans que je l'aie prévenue ! Ce serait encore bien pis, ma foi. Quoique vous lui disiez, elle le tournera en plaisanterie d'abord. C'est ben la p'tite personne la plus maligne !.....

*AIR : Traitant l'amour sans pitié.*

C'est un vrai diable, en honneur :  
Il faut toujours qu'ali' critique ;  
Gronder chaque domestique,  
Voilà son plus grand bonheur.

En traits mordans , elle abonde :  
 All' se moqu' de tout le monde ,  
 Aussi chacun à la ronde  
 Le lui rend bien , dieu merci !  
 Dans ses capric's malhonnêtes ,  
 All' m' dit qu'ell' naim' pas les bêtes.

DUMONT.

Comment restez-vous ici ?

JOSSE.

C'est ce que je me dis tous les jours.

DUMONT.

Décidément, voulez-vous m'annoncer ?

JOSSE.

Je vous dis que c'est impossible : il est de trop bonne heure.

DUMONT.

A midi ! (*A part.*) Ce n'est sans doute pas de personnes  
 aussi frivoles que ma fille aura imploré la protection ?... Mais  
 je ne veux avoir aucun reproche à me faire. (*Haut.*) Je re-  
 viendrai.

JOSSE.

C'est ça , revenez : mais pas le soir , si vous voulez trou-  
 ver ces dames.

AIR : *Vaudeville du secret de madame.*

D'ici , le plaisir les enlève ,  
 C'est au bal qu'il faut les chercher ;  
 Et c'est quand le soleil se lève  
 Que ces dam'.revienn' se coucher.

DUMONT.

Vivant de la même manière ,  
 Que de gens , croyant s'amuser ,  
 Passent la nuit à ne rien faire  
 Et le jour à se reposer.

ENSEMBLE.

D'ici , le plaisir les enlève , etc.

(*Dumont sort.*)

## SCÈNE III.

JOSSE, seul.

Il est impénétrable , cet homme là. J'ai perdu mon temps  
 avec lui ; j'aurais bien mieux fait de l'employer auprès de la  
 femme de chambre de madame. Ah ! la jolie petite fille !  
 j'ai besoin de la voir souvent pour me familiariser avec elle ,  
 C'est qu'elle a des petites manières !....

6 LA FEMME DE CHAMBRE.

AIR du Vaudeville de l'Écu de six francs.

C'te manzell' Suzette nous prouve  
C' que j'entends souvent répéter :  
Qu' dans quelque classe qu' on se trouve,  
On peut se faire respecter.  
Si l' sort voulait que j' m'enrichisse ;  
Et qu'au lieu d'être où me voilà,  
J'eusse un' servant' fait' comm' celle-là,  
C'est moi qui s'rais à son service.

Oh ! oui, elle a l'air trop distingué ! Je parierais qu'elle n'est pas née femme de chambre.... Mais la voilà.

S C E N E I V.

SUZETTE, JOSSE.

SUZETTE.

Avez-vous fait les commissions dont madame vous a chargé, M. Josse ?

JOSSE, à part.

Quel ton ça vous a ! (*Haut.*) Oui, mamzelle, j'ai passé chez madame Dujour, et j'ai vu le médecin. Le chapeau de madame sera prêt dans une heure, et le petit chien est en convalescence.

SUZETTE.

Et les coupons de loge pour la première représentation de ce soir ?

JOSSE.

Les voici.

SUZETTE.

Ces dames s'y sont pris tard ; elles seront mal placées, loges du ceintre.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Je plains vraiment le spectateur

Que dans ces loges on installe,

On n'y peut entendre l'acteur....

JOSSE.

Mais on est toujours dans la salle.

Aux ouvrages nouveaux, dit-on,

L'usage ordonne de se rendre.

Ces dames suivent le bon ton,

Et n' s'ront pas les seul', j'en répond,

Qui jug'ront la pièce sans l'entendre.

SUZETTE.

Cela arrive quelquefois. (*A Josse.*) Vos commissions sont faites, vous pouvez retourner à votre poste.

J O S S E.

Oui, mamzelle (*riant*) ; ah ! ah ! ah !

S U Z E T T E.

De quoi riez-vous donc ?

J O S S E.

Et pardine, de l'air dont vous me parlez, je crois entendre madame elle-même, et pourtant vous n'êtes qu'une domestique comme moi.

S U Z E T T E.

Vous avez raison, mon ami ; je suis quelquefois tentée de l'oublier ; c'est un ridicule si commun dans notre état !

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Les gens du monde, chaque jour,  
 Semblent jouer la comédie ;  
 Leurs domestiques à leur tour,  
 En font entr'eux la parodie.  
 Moins bien vêtus, s'ils ont le ton  
 De leurs maîtres parfumés d'ambre :  
 C'est que pour entrer au salon,  
 L'orgueil passe par l'anti-chambre.

J O S S E.

Je n'ai pas eu l'intention de vous fâcher.

## S C E N E V.

SUZETTE, JOSSE, SAUTILLAC.

S A U T I L L A C.

Servitur à Mademoiselle Suzette. Votre maîtresse prendra-t-elle aujourd'hui sa leçon de danse ?

S U Z E T T E.

Je ne le crois pas, M. Sautillac. Mademoiselle a passé la nuit au bal avec madame sa mère.

S A U T I L L A C.

Eh donc ! un cachet de plus que jé recevrai ! Jé gagé que c'est encore vous qui prendrez leçon à la place de mademoiselle Amélie ?

S U Z E T T E.

Oh ! je ne le pense pas, quoique j'y sois toujours disposée.

S A U T I L L A C.

Au surplus, cela m'est égal ; il né mé déplaît pas de vous montrer tout cé qu'il faudrait que jé lui enseignasse. Je réçois ici trente cachets par mois, j'ai compté là-dessus pour la dépensé de mon jockei ; j'ai pareillement compté que jé

## 8 LA FEMME DE CHAMBRE,

jetterais dans cette maison une dose d'instruction équivalente ; après cela, qu'elle tombe sur telle ou telle, je m'en bats l'œil. J'ai enseigné, j'ai touché, eh donc ! jé suis content.

J O S S E.

Et c'est ainsi que mademoiselle Suzette s'est rendue savante ; car tous les maîtres de mademoiselle Amélie ont agi comme M. Sautillac ?

S U Z E T T E.

Il est vrai. Je dois le peu que je sais à la complaisance de ces Messieurs.

S A U T I L L A C.

Sandis, qué l'on me donne souvent des écolières tournées comme mademoiselle Suzette..... La tête un peu moins en avant. Mais elle peut se flatter aussi d'être l'élève de l'homme de Francé le plus versé dans la chorégraphie.

AIR : *Want par ses œuvres complètes.*

Analysant l'art de la dansé,  
J'ai si bien su l'approfondir,  
Qué d'un lourd suppôt de financé,  
Jé puis faire un petit zéphir.  
Voltiger, voilà mon étude ;  
Les airs, voilà mon élément ;  
Si jé marche, c'est seulement  
Pour n'en pas perdre l'habitude.

J O S S E.

Vos élèves peuvent dire que vous ne leur volez pas leur argent.

S A U T I L L A C.

Oui, jé lé répète, entre mes mains, lé plus lourd butor...

J O S S E.

Si M. voulait me donner une leçon ?

S 'A U T I L L A C.

A vous, cadédis ?

J O S S E.

Je connais déjà mes positions ; et l'on m'a assuré que j'avais de la jactance dans le coup de pied et du sentiment dans les mollets.

S A U T I L L A C.

Ah ! mon ami, quelles épaules ! quelles jambes !

J O S S E.

Mais puisque vous dites qu'un butor.....

S A U T I L L A C.

Mes élèves m'attendent, et mon cheval, capé de bious,



COMÉDIE.

9

saute d'impatience; sans adieu Mademoiselle Suzette, continuez d'acquérir des talens.

SUZETTE.

C'est un plaisir pour moi. Mais où peuvent-ils mener une simple femme de chambre?

SAUTILLAC.

Où la danse peut vous mener? Sandis! à tout Mademoiselle, à tout.

AIR du Vaudeville des Sabotiers Béarnais.

Vous connaissez lé sort prospère  
Dé la petite Cendrillon!  
Long-temps elle fut chez son père  
La servante de la maison. (bis.)  
Mais quand un seigneur d'importance  
Lui dit, pour faire connaissance:  
Sautez donc, sautez, sautez donc,  
Elle fit, en entrant en danse,  
Des pas si brillans et si doux...  
Qué lé roi devint son époux.

JOSSE.

Cendrillon! c'est celle-là qui a fait une belle fortune! et toujours va qui danse.

SAUTILLAC.

Et qu'est-ce en effet qu'une jolie femme qui ne sait pas danser?  
Une belle pendule sans balancier.

Même Air.

Au mont Ida, bien loin dé faire,  
Cé qué fit lé berger Paris,  
A la déesse dé Cythère  
J'aurais fait acheter lé prix. (bis.)  
A Vénus, dans cette occurrence,  
J'aurais dit avec assurance:  
Sautez donc, sautez, sautez donc,  
Prouvez-nous qué l'art dé la danse  
Complété des charmes si doux,  
Ou la pomme n'est pas pour vous.

Au révoir, Mademoiselle; mais souvenez-vous bien, qué sans la danse, point dé salut. Votrè serviteur dé tout mon cœur. (Il sort.)

---

SCÈNE VI.

JOSSE SUZETTE.

JOSSE.

Ah! mon dieu! pourquoi Mademoiselle Amélie n'a-t-elle

10 LA FEMME DE CHAMBRE,  
pas un frère aussi paresseux qu'elle ! les leçons de ses maîtres  
seraient tombées sur moi ; avec ça que j'ai tant de disposi-  
tions... ( *Remival et Alphonse paraissent.* ) Mamzelle v'la une  
visite.

---

## SCÈNE VII.

LES MEMES, REMIVAL, ALPHONSE.

REMIVAL.

Personne ici pour nous annoncer. (à *Josse.*) Mon ami,  
courez prévenir madame de Latour que son beau-frère Re-  
mival et son fils sont à Paris, et qu'ils sont impatiens de la  
voir et de l'embrasser.

SUZETTE.

Je vais vous annoncer, Messieurs.

REMIVAL.

Demeurez, Mademoiselle. (*Josse sort.*) Je désire avoir  
quelques renseignemens sur votre maîtresse.

SUZETTE.

Expliquez-vous, Monsieur.

REMIVAL.

Je vais me faire comprendre. (*Il lui offre une bague.*)

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Ce que je fais n'est pas nouveau,  
Mon enfant reçois cette offrande.

SUZETTE.

Il faut, pour prix d'un tel cadeau,  
Savoir ce que Monsieur demande.

REMIVAL.

C'est la vérité que je veux,  
Prends, un refus serait bizarre.  
Si ce que j'offre est précieux,  
Ce que je demande est plus rare.

SUZETTE.

Gardez cette bague, Monsieur.

REMIVAL.

J'aurais pourtant désiré quelques détails sur les occupa-  
tions de ces dames, sur le caractère de ta jeune maîtresse.

SUZETTE.

Je vous le répète, Monsieur, gardez cette bague.

RONDEAU.

Vous retiendrez s'il vous plait  
Qu'il existe une soubrette,

Qu'on ne rend pas indiscrete  
 Au seul nom de l'intérêt.  
 Non, non, vous retiendrez, etc.

N'avez sur elle  
 Aucun espoir,  
 Elle est fidelle,  
 Toujours fidelle (bis.)  
 A son devoir.

Désirant plaire  
 Je sais me taire (bis.)  
 Trouver tout bien,  
 C'est mon précepte,  
 Et je n'accepte  
 Rien.

C'est là ma loi chérie,  
 Ainsi donc je vous prie  
 N'oubliez pas, etc.

ALPHONSE.

Voilà une soubrette assez rare.

REMIVAL.

Cependant rien ne t'empêcherait de parler d'Amélie; tu  
 ne dois avoir que du bien à en dire.

SUZETTE.

Sans doute.

REMIVAL.

Pour de l'instruction, j'ai de fortes raisons de croire qu'elle  
 n'en manque pas. Son éducation m'a coûté cent louis par an;  
 tu juges, mon fils, si elle est instruite.

AIR : *L'Amour est un dieu volage.*

De ses leçons je me flatte  
 Qu'elle aura su profiter.

ALPHONSE.

On peut encore en douter.  
 Semer n'est pas récolter,  
 Et dans une terre ingrate,  
 Le laboureur perd son grain;  
 D'un maître, c'est le destin.  
 L'enfant qu'à grands frais il forme  
 N'est souvent qu'un faible écho;  
 La dépense fut énorme,  
 Le produit net est zéro.

SUZETTE.

Voici Madame. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

REMIVAL, ALPHONSE, M<sup>me</sup>. LATOUR.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Où sont-ils ces chers parens ?

REMIVAL.

Ma chère sœur de Latour !

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Mon frère Remival !

AIR : *Négligent, distrait.*

Je revois en ce moment

Charmant

Un parent que j'aime !

Eh ! oui, c'est bien lui-même.

Ah ! souffrez que cet embrassement.

Vous prouve ma joie et mon ravissement.

Ici, mon cœur dès long-temps vous appelle.

REMIVAL.

Cette franchise est pour moi d'un grand prix.

ALPHONSE.

D'extravagance, ah ! quel plaisant modèle !

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Que voulez-vous ! voilà comme je suis.

ENSEMBLE.

Se revoir encore après quinze ans ;

Quel bonheur extrême !

Près de ceux qu'on aime ,

On éprouve encore après quinze ans

Les mêmes plaisirs, les mêmes sentimens.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Vous venez donc de Lyon ? vous devez être fatigués. Des sièges. Ce cher neveu, comme il est grandi ! je l'ai porté dans mes bras... êtes-vous venus en poste ou par le vélocifère ?

Donnez-moi donc des nouvelles de Lyon.

REMIVAL.

Parlons de votre famille.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

A propos, mon beau-frère le Canu a-t-il toujours sa manufacture ?

AIR : *du Ballet des Pierrots.*

Dites, comment va la soierie ?

A-t-on construit des ponts nouveaux ?

Qui vaut mieux pour la comédie

Des Célestins ou des Terreaux ?

Comment y sont mises les dames ?...  
 Et mes cousins les imprimeurs  
 Ont-ils des enfans de leurs femmes ?  
 Craignent-ils les contrefacteurs ?

REMIVAL.

Nous aurons tout le temps de parler de ces choses-là.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Oh ! sans doute , et puisque vous voilà à Paris , je veux vous en faire voir toutes les merveilles. Je vous menerai par tout. Nous verrons Tivoli , le Colysée , les Jeux Gymniques , les Ombres chinoises , les gens qui marchent sur l'eau , ceux qui volent en l'air... c'est qu'il y a bien des choses nouvelles , et personne ne peut mieux vous les indiquer que moi.

REMIVAL.

Voilà qui est bien. Mais je ne vois pas ma nièce. Son absence m'étonne. Elle est sans doute occupée d'arts et de science ?

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Elle est à sa toilette.

REMIVAL.

A sa toilette !

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Elle n'a garde de paraître en négligé devant son oncle.

REMIVAL.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Je suis sûr que ses attraits  
 N'ont pas besoin de parure ;  
 A son âge , la nature  
 Se charge de tous les frais.  
 Je hais la froide étiquette....

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Qui dit femme , dit coquette.  
 Je conviens qu'à sa toilette ,  
 Amélie est long-temps , mais  
 Elle me prend pour modèle ;  
 Quand je veux me faire belle ,  
 Moi , je n'en finis jamais.

ALPHONSE , à part.

La chère tante est assez folle !

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Elle va se rendre ici. Mais je voudrais d'abord avoir avec elle un moment d'entretien particulier ; la prévenir de votre arrivée.

14 LA FEMME DE CHAMBRE,

R E M I V A L.

C'est nous la cacher trop long-temps.

M<sup>me</sup>. L A T O U R.

Vous ne connaissez pas mon jardin; Suzette va vous y conduire.

R E M I V A L.

Allons, j'y consens, mais au retour plus d'étiquette.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

L'ancienne amitié qui nous lie

N'admet point ces dehors trompeurs.

Ah! loin de la cérémonie,

Laissons toujours parler nos cœurs;

De l'exclure, il faut qu'on se hâte,

La franchise fuit le grand ton;

C'est une étoffe que l'on gâte

Quand on y met trop de façon.

(Ils sortent par la porte du fond.)

---

S C E N E I X.

M<sup>me</sup>. L A T O U R , A M E L I E (entrant par la porte à gauche.)

M<sup>me</sup>. L A T O U R.

Eh! viens donc, mon Amélie.

A M É L I E.

Vous paraissez émue.

M<sup>me</sup>. L A T O U R.

On le serait à moins. Ton oncle est à Paris.

A M É L I E.

Est-ce que j'ai un oncle?

M<sup>me</sup>. L A T O U R.

M. Remival.

A M É L I E.

Ah! le commerçant de Lyon?

M<sup>me</sup>. L A T O U R.

Lui-même.

A M É L I E.

Est-ce qu'il n'a plus son négoce?

M<sup>me</sup>. L A T O U R.

Il s'en est retiré; son fils est avec lui.

A M É L I E.

Un provincial à Paris! j'en ai pitié d'avance.

AIR : *Quand on ne dort pas.*

Sitôt qu'un nouveau débarqué

Arrive dans la capitale,

Par nos élégans remarqué,  
A la ronde, il est critiqué;  
De quolibets on le régale,  
C'est à qui cherche à l'abuser.  
Un provincial doit tout craindre....

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Celui-ci vient pour t'épouser.

AMÉLIE, *sans l'écouter.*

Ah! vraiment (*bis*) il est bien à plaindre.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Mais écoute-moi donc. Il est bien fait, il a bon air, et il aura un jour trente mille livres de rente.

AMÉLIE.

C'est charmant.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Tu sens combien ce mariage est avantageux; il ne veut pour dot que des talens.

AMÉLIE.

C'est un prétendu bien rare.

M<sup>me</sup>. LATOUR.

Il ne faut pas demander si tu en as. Depuis cinq ans on paye des maîtres....

AMÉLIE.

Qui n'ont servi qu'à me divertir.

AIR : *Rien n'est si plaisant.*

Rire est un plaisir que je me donne

A voir ces savans,

Vraiment plaisans,

M'apporter, sitôt que l'heure sonne,

Leurs doctes secrets,

Et toucher leurs cachets.

Rien n'est si plaisant que leur tournure.

Qu'il est bien le maître d'écriture!

Sa toilette

Très-complète,

C'est un frac d'espagnolette.

Rire est un plaisir, etc.

En habit noir,

Dans le miroir,

Va, se mirant,

Et s'admirant,

Le maître de forté,

Le dos voûté,

Le maître de dessin,  
 La loupe en main ;  
 Suit monsieur Sautillac ;  
 Qui s'en vient, crac,  
 Et s'élançant  
 Dit, en dansant :  
 Pliez plus bas,  
 Levez le bras,  
 Faites des pas.

Rire est un plaisir, etc.

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Mais tu n'en as pas moins appris...

A M É L I E.

Moi, rien du tout.

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Comment, rien ; je te croyais une virtuose !

A M É L I E.

Rassurez-vous, ma mère, je n'ai pas ce défaut-là.

AIR : *Du Vaudeville de l'Avare.*

A composer de grands ouvrages,  
 Quand une autre s'attachera,  
 Pour captiver tous les suffrages,  
 Un sourire me suffira.  
 Trouvant partout des fleurs écloses,  
 Du Pinde évitons le sentier.  
 Peut-on regretter un laurier  
 Quand on est dans un champ de roses ?

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Elle est charmante ! C'est tout mon portrait... Mais sais-tu que je suis fort inquiète. Ton oncle exigera sans doute quelque preuve de tes talents.

A M É L I E.

Vous croyez ?... Faites venir Suzette.

M<sup>me</sup>. DELATOUR (*sonne. Josse paraît*).

Appelez Suzette. (*A Amélie*). Quel est ton dessein ?

A M É L I E.

Le plus divertissant. Je veux que le provincial soit enchanté de moi, et que ce soit Suzette qui cause toute son illusion.

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Et tu crois que je me prêterai....

A M É L I E (*l'embrassant*).

N'êtes-vous pas de moitié dans toutes mes plaisanteries ?

M<sup>me</sup>.



M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Tu fais de moi tout ce que tu veux.

## SCÈNE X.

## LES MÊMES, SUZETTE.

A M É L I E.

Venez, Suzette, je veux vous faire faire une conquête.

S U Z E T T E.

A moi, mademoiselle ?

A M É L I E.

A vous même. Elle sera le prix des talens.

S U Z E T T E.

J'en ai fort peu, sans doute.

A M É L I E.

Je sais que tous mes maîtres sont très-contens de vous ;  
et ces dessins ne sont-ils pas les vôtres ?

S U Z E T T E.

Il est vrai.

AIR : *De Marianne.*

Pourriez-vous blâmer mon adresse,

Quand partout de même on agit ?

Ce que dédaigne la maîtresse,

La suivante en fait son profit.

De tout bonnet

Qui vous déplaît,

De me parer, aussitôt je m'empresse.

Quand vos bouquets

Semblent moins frais,

Sur ma coiffure humblement je les mets :

Les beaux-arts sont, tout nous l'assure,

Des fleurs dont l'éclat est charmant.

Vous rejetiez cet ornement,

J'en ai fait ma parure.

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

L'impertinente ! comment, elle a osé s'instruire ?

A M É L I E.

C'est bon, c'est bon pour un parent de province.

S U Z E T T E.

Mais, mademoiselle, M. Alphonse est d'une figure très-distinguée.

A M É L I E.

Ah ! il vous plaît ? j'en suis ravie : vous en aurez plus de zèle

B

18 LA FEMME DE CHAMBRE,  
à remplir mes intentions. Passez dans ce cabinet, vous y  
trouverez la harpe que mon maître y a laissée, et vous vous  
tiendrez prête à jouer au premier signal.

SUZETTE.

Je ne comprends pas.....

AMÉLIE.

Elle est d'une simplicité..... On vient ; entrez vite !  
( *Suzette entre dans le cabinet* ).

---

## SCENE XI.

LES MÊMES, SUZETTE (*dans le cabinet*), REMIVAL,  
ALPHONSE.

REMIVAL.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Au gré de notre impatience,  
Le temps fuyait avec lenteur.  
De jour de votre présence,  
Aurons-nous enfin le bonheur ?  
Mais laissons, de grâce,  
Les froids complimens,  
Et que l'on s'embrasse  
Comme au bon vieux tems.

M<sup>me</sup>. DELATOUR, à *Amélie*  
C'est l'oncle dont la bienfaisance  
Depuis quinze ans fut ton soutien :  
Tu lui dois toute ta science.

RÉMIVAL.

Mon enfant, tu ne me dois rien.

TOUS.

Laissons-là, de grâce,  
Les froids complimens,  
Et que l'on s'embrasse  
Comme au bon vieux tems.

( *Rémival embrasse Amélie, et Alphonse lui baise la main* ).

RÉMIVAL.

Je le répète, elle ne me doit rien. Je suis veuf et riche, et  
j'ai toujours pensé qu'il valait mieux pourvoir à l'éducation  
de mon fils et de ma nièce, que de prendre à mon âge une  
seconde femme.

AMÉLIE, à *part*.

Mon cousin n'est pas mal.

RÉMIVAL.

Ah ! ah ! voici des dessins ! Vois donc, mon fils.

COMÉDIE.

19

A L P H O N S E.

Ils sont tous parfaits.

M<sup>me</sup>. D E L A T O U R.

Ce n'est pas ce que ma fille a fait... de mieux.

A L P H O N S E.

Cette Psiché, surtout. J'en ai vu le modèle en Italie, et je vois ici deux fois son image.

M<sup>me</sup>. D E L A T O U R.

Deux fois ! ma fille et moi nous vous remercions (*à part*).  
Il a beaucoup d'esprit !

R É M I V A L.

Cette harpe nous dit assez que tu es musicienne. Tiens, Alphonse, soupire après le bonheur de t'entendre.

A M É L I E.

Je ne sais vraiment rien.

A L P H O N S E.

C'est avoir trop de modestie.

M<sup>me</sup>. D E L A T O U R.

Elle est d'une timidité !

R É M I V A L.

Ah ! parbleu ! nous ne sommes pas des juges sévères.

A M É L I E.

Si cependant vous l'exigez...

R É M I V A L.

Nous t'en prions.

(*Amélie fait signe à sa mère de les éloigner, prend la harpe qui est sur le théâtre, et feint de pincer*).

R É M I V A L.

Vous nous placez bien loin.

M<sup>me</sup>. D E L A T O U R.

Cet arrangement lui convient.

R É M I V A L.

Elle est timide ? Va, va, nous t'écoutons sans te regarder.  
(*Amélie fait signe à Suzette, qui chante en s'accompagnant sur la harpe*).

S U Z E T T E.

AIR nouveau de M. Herdliska.

L'étude sied à la jeunesse,  
Les arts sont enfans du plaisir ;  
Sur leurs pas il renaît sans cesse :  
Etudier, c'est s'enrichir.  
L'ignorant adroit nous abuse,  
De la science il prend le ton ;  
Mais un rien découvre la ruse :  
Oh ! la bonne leçon !

B 2

*Second couplet.*

Eglé, trop fière d'être belle,  
 Des arts méprise les secrets.  
 Du temps, bientôt la faux cruelle  
 Ternit ses grâces, ses attraits.  
 Au vain éclat qui l'environne,  
 Dès lors succède l'abandon.  
 Pour la plaindre, elle n'a personne :  
 Oh! la bonne leçon!

ENSEMBLE. { A D O L P H E, R É M I V A L.  
 Peut-on chanter mieux que cela!  
 M<sup>me</sup>. D E L A T O U R, A M É L I E.  
 Oh! Suzette me le paiera.

A L P H O N S E.  
 On n'a pas une exécution plus parfaite.

A M É L I E.  
 Je ne suis pas contente de moi.

R É M I V A L.  
 Voilà le vrai talent.

## SCENE XII.

LES MÊMES, JOSSE, SUZETTE.

J O S S E, *bas à Rémiol.*

Monsieur, un homme est en bas qui vous attend. Il apporte une corbeille superbe.

R É M I V A L, *à Josse.*

C'est bon. (*bas à Alphonse.*) Ce sont les présents de nocce. Va les recevoir.

A L P H O N S E, *à part.*  
 Mon père est bien empressé de conclure.

S U Z E T T E, *à Amélie.*  
 Le maître à danser vient pour la seconde fois.

A M É L I E.  
 Il reviendra pour la troisième.

R É M I V A L.  
 Non, non, ma nièce, la leçon comme à l'ordinaire; que je ne dérange rien. Je sors, et j'emène ta mère: je veux causer avec elle.

A I R :

Il s'agit d'un projet charmant,  
 Ton bonheur me l'inspire;  
 Il me séduit, mais il dépend  
 De ton consentement.

COMEDIE.

21

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Aux projets d'un oncle aussi bon,  
Ma fille doit souscrire.

ALPHONSE, à part.

Quand c'est oui que dit la raison,  
Souvent l'amour dit non.

AMÉLIE.

Je vois que ce projet charmant,  
Est prompt à les séduire ;  
Mais heureusement, il dépend  
De mon consentement.

ALPHONSE.

ENSEMBLE.

Je connais ce projet charmant,  
Trop prompt à le séduire ;  
Mais heureusement, il dépend  
De mon consentement.

M<sup>me</sup>. DELATOUR.

Il s'agit d'un projet charmant,  
Ton bonheur nous l'inspire.  
Je ne doute pas un instant  
De ton consentement.

( *Rémise, Alphonse et madame Delatour sortent* ).

---

SCENE XIV.

AMELIE, SUZETTE, SAUTILLAC.

SAUTILLAC.

Enfin, jé vous trouve ! Etes-vous, aujourd'hui, dans de  
bonnes dispositions ?

AMÉLIE.

Très-bonnes, M. Sautillac.

SAUTILLAC.

Eh ! donc, j'accordé ma pochette.

AMÉLIE, à part.

Alphonse est vraiment fort bien !... Pourquoi faut-il que  
j'aie été forcée de le tromper ? Il me ferait presque repentir  
d'avoir mis Suzette.

SAUTILLAC.

En placé, mademoiselle.

AMÉLIE.

Tous ses discours semblaient me dire....

SAUTILLAC.

Donnez-moi la main.

B 3

22 LA FEMME DE CHAMBRE,

A M É L I E.

Oh! décidément, je veux réparer le temps perdu, et désormais, pour répondre aux vœux de mon oncle, je vais...

S A U T I L L A C.

Pliez, joliment, mademoiselle.

S U Z E T T E , à part.

Elle commence à réfléchir.

S A U T I L L A C.

Où en sommes-nous restés la dernière fois? aux assemblées?... oh! non, c'est mademoiselle Suzette. Vous n'êtes pas si avancée, vous.

A M É L I E.

Que dites-vous?

S A U T I L L A C *dansant avec Amélie.*

AIR : *La marche du siège de Lille.*

Qu'on se place

Avec grâce ;

Qu'avec douceur

On s'enlace ;

Gentillesse

Et souplesse

Font le vrai danseur.

Partout on m'appelle.

Aux doux sons de ma chanterelle,

Je fais tous les jours

Danser la ville et les faubourgs.

Qu'on se place, etc.

Souffrez que Suzette

Auprès de vous, aussi répète.

L'aimable gaîté,

Au bal remplace la fierté.

Qu'on se place, etc.

(*Il danse avec Amélie et Suzette*).

Sur mademoiselle,

Allons, allons, prenez modèle ;

Mais vous n'allez pas ;

Mieux que vous elle fait ses pas.

Qu'on se place, etc.

---

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ALPHONSE, *dans le fond.*

S A U T I L L A C.

Mais vous n'allez pas, vous n'allez pas. Voyez Suzette, elle va comme un ange.

AMÉLIE (*avec colère et sortant*).

Vous êtes un impertinent. Laissez-moi. (*A Suzette*). Ne me suivez pas, et ne vous présentez plus devant mes yeux.

SAUTILLAC *sortant*.

Un impertinent! moi, Sautillac! Par les sources de la Garonné, jé serai vengé de cette insolence.

## SCÈNE XVI.

## ALPHONSE, SUZETTE.

ALPHONSE.

Quel emportement! je croyais ma cousine plus douce.

SUZETTE, *à part*.

Cachons nos larmes.

ALPHONSE.

Vous pleurez, Suzette! Ah! je connais la cause de votre chagrin, et je sais que vous ne méritez pas.....

SUZETTE.

Monsieur....

ALPHONSE.

Tout me prouve que vous n'êtes pas née pour servir.

SUZETTE.

Vous vous trompez, monsieur, ma naissance n'a rien de distingué.

ALPHONSE.

Elle ne ressemble donc pas à vos sentimens?

SUZETTE.

J'ose m'en flatter.

## DUO.

## AIR nouveau de M. Herdliska.

Pour rendre mon sort moins affreux,  
Je songe à ce qui l'a fait naître;  
Mon cœur me dit qu'un malheureux,  
Par mes soins va cesser de l'être.

ALPHONSE.

Quel bon cœur elle fait paraître!

SUZETTE.

Ah! comme ils sont doux à souffrir,  
Les maux qu'on souffre pour un père!

ALPHONSE.

Pour un père? Quoi! pour un père,  
Vous êtes contrainte à servir?  
Vous méritez un sort prospère;  
Ah! puissiez-vous me le devoir!

## LA FEMME DE CHAMBRE,

S U Z E T T E.

Je n'ai rempli que mon devoir.

A L P H O N S E.

Combien à vous je m'intéresse !

S U Z E T T E.

Ses yeux expriment la tendresse.

A L P H O N S E.

Quel éclair vient briller !  
 Sa maîtresse est moins belle,  
 Et je sens qu'auprès d'elle,  
 On pourrait l'oublier.

ENSEMBLE.

S U Z E T T E.

Dans son étroit sentier,  
 La raison me rappelle.  
 A mon devoir fidèle,  
 Craignons de m'oublier.

A L P H O N S E.

Oui, charmante Suzette.....

S U Z E T T E.

Pardon, monsieur, je suis obligée de me rendre auprès  
 de ma maîtresse. (*Elle salue avec réserve, et sort en ex-  
 primant, par sa pantomime, le trouble où l'a jetté cet  
 entretien*).

## S C E N E X V I I.

ALPHONSE *seul*.

Plus de doute; c'est l'amour qui a pénétré mon cœur.  
 Ah! Suzette, un doux penchant m'entraîne vers vous,  
 quand le respect seul pour les volontés d'un père va m'unir  
 au sort d'Amélie.

## S C E N E X V I I I.

ALPHONSE, SAUTILLAC, *entrant par la porte du  
 fond*.

S A U T I L L A C, *à part*.

Il est seul; l'instant est favorable.

A L P H O N S E, *à part*.

Quelle différence entre Amélie et Suzette !

S A U T I L L A C, *à part*.

Né donnons pas à ma colère le temps de se refroidir.



ALPHONSE, à part.

Allons prier mon père de ne pas se hâter de conclure.

SAUTILLAC, l'arrêtant au passage.

Un mot, s'il vous plaît.

ALPHONSE.

Qu'avez-vous à me dire?

SAUTILLAC.

Né voulez-vous pas prendre, pour épouse, uné demoiselle aimant les beaux arts?

ALPHONSE.

Sans doute; mais que vous importe?

SAUTILLAC, regardant autour de lui.

Jé sais qué vous aimez la dansé. Eh donc! jé veux vous épargner un faux pas. Personne né nous entend.....? Madémoiselle Amélie n'est pas votre fait.

ALPHONSE.

N'est-elle pas musicienne.

SAUTILLAC.

Pas du tout.

ALPHONSE.

Elle dessine?

SAUTILLAC.

Commé jé danse à cette heure.

ALPHONSE.

Elle a exécuté, sur cette harpe.....

SAUTILLAC, va à la harpe, et en tire des sons tous discordés.

Sur cette harpe? Toutes les cordes en sont fausses.

ALPHONSE.

Eh! mais, qui donc alors?....

SAUTILLAC.

Regardez dans ce cabinet.

ALPHONSE.

J'y vois une autre harpe.

SAUTILLAC.

Et Suzette était-là.

ALPHONSE.

Ciel! mais ces dessins...?

SAUTILLAC.

Suzette, et toujours Suzette. Suzette a tout appris, Amélie rien.

ALPHONSE.

Ah! l'on m'a pris pour dupe!

26 LA FEMME DE CHAMBRE,

S A U T I L L A C.

Eh! donc, au lieu d'un vis-à-vis, faites un dos-à-dos.

A L P H O N S E.

Me parlez-vous bien vrai?

S A U T I L L A C.

Foi dé Sautillac!

A L P H O N S E, *tirant une bourse.*

Vous m'avez l'air intelligent, M. Sautillac, ces vingt-cinq louis sont à vous, si vous parvenez aujourd'hui à découvrir la famille à laquelle l'aimable Suzette appartient.

S A U T I L L A C.

Monsu peut les donner d'avance, quoiqué jé fasse, jé réussis.

A L P H O N S E.

Les voici, mais si vous me trompiez, c'est à moi que vous auriez à faire. (*Il s'éloigne*).

S A U T I L L A C.

Qu'il m'en vienné souvent, dé pareilles affaires!

---

S C E N E X V I V.

SAUTILLAC, JOSSE, ALPHONSE.

J O S S E, *pleurant.*

Ah mon dieu, qui aurait cru cela de mademoiselle Suzette.

A L P H O N S E, *s'arrêtant dans le fond.*

On parle de Suzette! écoutons.

S A U T I L L A C, *à Josse.*

Que t'a fait cette douce personne?

J O S S E.

Oh! oui, douce! tout-à-l'heure, comme j'osais lui parler de mon amour, elle m'a déclaré que jamais je ne serais son mari.

AIR du vaudeville de l'un pour l'autre.

Qu'en pense monsieur Sautillac?

Ma figure est assez jolie;

J'ai de plus, dans ce petit sac,

Les fruits de mon économie.

Riche, on n'a pas un seul défaut,

Mon avis n'est-il pas pas le vôtre?

S A U T I L L A C.

Tu vois bien pourtant qu'un magot,

Né fait pas toujours (*bis*) passer l'autre.

J O S S E.

Oui , je crois qu'elle en aime un autre , et j'en tiens peut-être la preuve dans cette lettre.

S A U T I L L A C.

De Suzette ?

J O S S E.

Pour M. Dumont , rue Saint-Magloire. Madame a sonné ; en me la remettant , mademoiselle Suzette a oublié le cachet. Je ne sais pas lire , le savez-vous ?

S A U T I L L A C.

Belle question ! Si un maître à danser sait lire ? donne. On peut être indiscret , lorsqu'on sert l'amour (*il lit*).  
« Mon cher père....

J O S S E.

C'est pour son père ? Rendez-la moi.

S A U T I L L A C.

Non. Une fille honnête n'écrit pas à son papa sans lui parler de son amant (*il lit*). « Ne soyez pas inquiet sur le » sort de votre Cécile , ni sur les secours qu'elle vous a fait » passer. Ce sont mes appointemens depuis que je sers , sous » le nom de Suzette , madame de Latour , la veuve du » commerçant dont vous fûtes trente ans le premier » commis. »

J O S S E.

Le premier commis !

A L P H O N S E , à part.

Qu'entends-je ?

S A U T I L L A C , continuant.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

- « D'une condition servile ,
- » L'orgueil aurait pu s'offenser ;
- » Mais il fallait vous être utile ,
- » Et je n'ai pas dû balancer.
- » Si de l'infortune ennemie
- » Mes secours ont pu vous sauver ,
- » A qui nous a donné la vie ,
- » Ne doit-on pas la conserver ?

A L P H O N S E.

Heureux Alphonse , allons consoler Suzette (*Il sort*).

S A U T I L L A C.

Providence ! Jé té rends grâce ! Cette lettre est la quittance des vingt-cinq louis.

J O S S E , reprenant la lettre.

Il y a une quittance de vingt-cinq louis ? Rendez-la moi bien vite.

SCENE XX.

LES MEMES, M<sup>me</sup>. DE LATOUR, REMIVAL,  
AMÉLIE.

REMIVAL.

Nous allons le trouver dans ce salon.

M<sup>me</sup>. DE LATOUR, à Josse.

M. Alphonse serait-il sorti ?

JOSSE.

Je ne l'ai pas vu, madame (*il sort*).

AMÉLIE.

Vous ici, M. Sautillac ? Je suis bien étonnée....

SAUTILLAC.

L'heure de la leçon est passée; mais si mademoiselle en voulait encore une ?

AMÉLIE.

Laissez-nous.

M<sup>me</sup>. DE LATOUR.

Laissons cet homme, et cherchons mon neveu.

SAUTILLAC.

Jé lé quitte dans lé moment. Il vient de m'ouvrir son cœur et sa bourse; je le soupçonne véhémentement occupé d'une tendré passion, à laquelle je prends un vif intérêt.

REMIVAL.

Pour Amélie ?

SAUTILLAC.

Non pas; mais pour une belle affligée. Après avoir attribué à une autre ses dessins, sa musique, on la maltraite; Alphonse la plaint: moi, jé la venge; et voilà une leçon pour laquelle jé né prends pas dé cachet.

M<sup>me</sup>. DE LATOUR.

Il aura tout conté !

AMÉLIE.

Le maudit gascon !

REMIVAL.

Quel trouble est le vôtre ?

M<sup>me</sup>. DE LATOUR.

Mon cher parent, il n'est plus temps de feindre. La mode, les distractions qu'à Paris on trouve sans cesse, ont détourné ma fille d'acquérir les connaissances qui lui étaient offertes.

REMIVAL.

Quoi ! cette éducation si brillante....

AMÉLIE.

Suzette seule en a profité.

M<sup>me</sup>. DE LATOUR.

Pardonnez lui, en faveur de la mode.

REMIVAL.

La mode est ridicule; et vous bien ingrate....; mais sa-  
chons d'abord quelle est cette maîtresse d'Alphonse.

## SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MEMES, ALPHONSE, SUZETTE, M. DUMONT.

ALPHONSE.

La voilà.

AMÉLIE.

Ma femme de chambre!

ALPHONSE.

La fille de l'honnête Dumont.

SAUTILLAC.

Je n'en ai pas moins gagné mes vingt-cinq louis.

M<sup>me</sup>. DE LATOUR.

Eh! c'est l'ancien premier commis de mon mari!

REMIVAL.

Je le reconnais. Approchez, M. Dumont.

DUMONT.

Ah! monsieur, détournez votre fils d'un hymen impos-  
sible; ma fille est sans fortune, et la place qu'elle occupe  
ici....

REMIVAL.

Son motif l'ennoblit. Elle est jeune, belle, instruite,  
modeste, et votre probité m'est connue.

AIR de Lantara.

Près de Suzette et d'Amélie,  
Ici, j'ai trop tard reconnu  
Que l'ignorance était servie,  
Par le mérite et la vertu.  
L'une fuyait, et l'autre aimait l'étude.  
Mon abandon, cruels parens,  
Voilà le prix de votre ingratitude;  
( Prenant la main de Suzette. )  
Voilà le prix des vrais talens.

ALPHONSE.

Mon père....!

30 LA FEMME DE CHAMBRE,

DUMONT, SUZETTE.

Ah! monsieur....!

AMÉLIE.

Eh! mon Dieu, mon oncle, je perds un provincial;  
j'épouserai un parisien.

M<sup>me</sup>. DE LA TOUR, à *Remival*.

Je ne m'attendais pas à ce procédé de votre part.

REMIVAL.

Vous l'avez mérité.

SAUTILLAC, à *Amélie*.

Eh! donc, Mademoiselle, employez mieux votre temps.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Herdeliska*.

SAUTILLAC.

Qu'un jeune homme devant sa glace,  
Faisant des flic flac, des ployé,  
Apprenne à marcher avec grâce,  
Voilà du temps bien employé. (*bis*)  
Dans le seul espoir de s'instruire,  
Avoir quinze ans l'esprit tendu,  
Avant de danser, savoir lire,  
Ah! mon Dieu, que de tems perdu (*bis*).

ALPHONSE.

Attendant que Phœbus l'inspire,  
D'un trop long ouvrage effrayé,  
Paul écrit peu; mais j'entens dire,  
Voilà du temps bien employé (*bis*).  
Lourdac veut soutenir la lutte,  
Et travailleur plus assidu,  
Il ne perd pas une minute,  
Ah! mon Dieu, que de temps perdu (*bis*)!

AMÉLIE.

Sous les yeux d'une tendre mère,  
Des jours, consacrer la moitié,  
Au soin de s'instruire et de plaire,  
Voilà du temps bien employé (*bis*).  
Laissez dix ans fille jolie  
Dans un pensionnat connu,  
Quand elle en sort, chacun s'écrie!  
Ah! mon Dieu, que de temps perdu (*bis*).

JOSSE.

Jeunes femmes, le temps de plaire,  
Par vous est bien apprécié :

Lise , à quinze ans est déjà mère ,  
Voilà du temps bien employé (*bis*).  
Chloé , d'un second mariage ,  
Convoitant le jour attendu ,  
Dit , après six mois de veuvage ,  
Ah ! mon Dieu , que de temps perdu (*bis*) !

S U Z E T T E , A U P U B L I C .  
Quand l'acteur parvient à vous plaire ,  
De ses travaux , il est payé ;  
Au seul bonheur de vous distraire ,  
Tout notre temps est employé (*bis*).  
Ah ! du moins puissions-nous entendre ,  
Pour prix de ce zèle assidu ,  
Certain bruit , qui nous fait comprendre ,  
Que ce n'est pas du temps perdu (*bis*) !

20 JY 63

FIN.

---

De l'Imprimerie de P O R T H M A N N .